

Engagez-vous

Évelyne de la Chenelière

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

Manifestations : la politique hors les murs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de la Chenelière, É. (2013). Engagez-vous. *Liberté*, 54(2), 13–13.

CHERCHER LA SOURCE de l'inconfort. Non pas de tous les maux, il y aurait trop de sources, et trop de maux. Mais celui-là, cet inconfort-là, singulier, d'où vient-il qu'il ne meure jamais?

Des expressions martèlent ma tête. Printemps érable, carré rouge, crise étudiante, crise sociale, indignation, casseroles, liberté. Je me mets à employer ces expressions, gagnée par la révolte, par l'espoir, et aussi par cette jubilation diffuse qui fait vibrer Montréal. Je veux tellement être d'accord avec ceux qui ne le sont pas, car c'est depuis l'enfance que je suis indignée. Alors comment expliquer que je sois perpétuellement déstabilisée par deux mouvements contradictoires, soit l'appartenance au groupe et l'arrachement à ce même groupe? L'imperfection de mon adhésion fait monter en moi, dans un parfait synchronisme, un complexe moral (comment puis-je douter un seul instant du bien-fondé d'un soulèvement de la gauche?) et une incrédulité fascinée (comment font-ils, ceux qui sont si sûrs d'eux-mêmes?).

Un jeune homme, je l'appellerai Z, a mis des dizaines de photos de lui sur sa page Facebook. On le voit, poing levé, carré rouge en feutrine sagement épinglé au blouson, puis torse nu, un carré rouge peint le transformant en cible, puis bâillonné par un carré rouge fait de ruban adhésif, puis cagoulé, portant un foulard rouge, puis avec un masque de commedia dell'arte, puis tenant un micro, le visage entièrement peint en rouge, puis menotté, il regarde alors l'objectif, arborant un sourire énigmatique. Bien sûr, Z porte le carré rouge et crie avec les autres pour que cessent la marchandisation globale, l'injustice sociale, la privatisation outrageuse, le gaspillage des ressources naturelles, la course à la productivité, l'autoritarisme déviant du gouvernement, la fraude, la corruption, le mépris, bien sûr qu'il porte son carré rouge par conviction, par solidarité, par humanisme, mais il porte aussi son carré rouge dans l'espoir que son père tombe sur les photos et s'étouffe de honte. Z regarde sa page Facebook. Il se regarde. Il se regarde faire partie de l'Histoire. Il se regarde être un héros. *Papa, pendant que tu vieillis, moi je change le monde.* Surtout, il se regarde être regardé. Il est « dans les médias ». À partir de ce moment, aussitôt dans cette mire, il craint de disparaître et il n'a pas tort. Car le regard des médias, sociaux ou non, est un regard néantisant. Ce regard crée, chez l'être regardé, l'illusion de la conscience de soi. Ce regard ne fait pas exister, il fait au contraire disparaître au profit de cette illusion. Enfin ce regard engendre une douloureuse dépendance. Bientôt, Z ne peut plus s'en passer.

Z jouit dans sa sidération, il se voit étant vu, il s'identifie absolument à cet objet qu'il est devenu. Il devient pieux auprès de sa propre image. (Va-t-il lécher l'écran?) Ainsi, Z est grisé, stimulé, érotisé, il ne se regarde plus, il se contemple, il se séduit, il se voit enfin vivant, il n'est plus un simple étudiant, il est un

révolutionnaire, il se dit alors *pourvu que jamais les choses ne reviennent à la normalité sans saveur*, il aime croire ceux qui prédisent l'échec d'une entente, l'impossibilité d'une résolution, car il faut bien reconnaître le caractère irréconciliable d'un conflit qui tient son origine d'une bien triste vérité : *c'est de l'enfer des pauvres, comme le disait Victor Hugo, qu'est fait le paradis des riches.* Si Z est un peu dépassé par l'amalgame des revendications, par les motifs de mécontentement dont l'inventaire est devenu impossible, il est a priori de toutes les causes de l'heure, puisqu'elles vont toutes dans le sens de la libératrice révolution. Indiscutablement.

Je n'ose pas lui dire que je ne suis pas allée manifester. (Quand on est du côté du Bien, comme Z, on devient vite impitoyable avec les mous, les peureux, les indécis.) Voilà la

source de mon inconfort. Z et tous ceux qui vouent un culte à la révolution voudraient secrètement qu'elle dure toujours. Dans cet état d'esprit, la conciliation signifie l'échec, le doute signifie la faiblesse, le silence signifie la lâcheté, l'ambiguïté est à bannir. Or, devant l'abondance de prises de parole, d'appels à la mobilisation et de bruits de casseroles, on peut aussi se taire pour mieux réfléchir. C'est moins prestigieux.

Z me reproche de ne pas prendre mes responsabilités. De faillir à ma tâche. (Un artiste s'engage. Un artiste éclaire ses concitoyens.) Pour ma part, je ne peux que m'engager à écrire mon incapacité à y voir clair. Dans le milieu artistique montréalais, on ne parle plus que d'engagement, de résistance, d'œuvres politiques et de jeunesse qui gronde. Depuis quelques saisons déjà, je n'ai jamais lu

autant d'unanimité dans les mots de présentation rédigés par les directeurs artistiques de nos théâtres. Hors du politique point de salut. D'ailleurs, comment oser parler d'autre chose? Devant ce joug de l'art engagé, je rêve d'écrire une œuvre dégagée. Parce que l'art *engagé, politisé*, est peut-être, au fond, l'art le moins politique qui soit. Il devient instrument quand il doit être musique. Devant les médias nouvellement passionnés par la notion d'« artiste citoyen », j'ai envie d'écrire un poème barbare, amoral, désaffecté. C'est précisément là où le citoyen trouve sa limite que commence le travail de l'artiste. Veut-on vraiment d'un art qui ne sert qu'à dire ce que l'artiste a voulu dire? Veut-on vraiment d'un art réduit à sa simple expression? Faut-il reléguer l'art à l'arrière-garde d'une armée de contestataires?

L'art conteste par essence. Il conteste bien plus qu'un gouvernement. Il conteste tout ce qui nous rend sourds, aveugles et prisonniers. Pour moi, le seul devoir de l'artiste est d'être libre. Tout le reste n'est que littérature. **L**

Evelyne de la Chenelière est dramaturge et comédienne. Sa dernière pièce, *Une vie pour deux (La chair et autres fragments de l'amour)* a été présentée à L'espace go du 24 avril au 19 mai 2012.

La révolte aussi a ses clichés et ses figures imposées. Au-delà des slogans, qu'est-ce qui fait la force politique de l'art?

ENGAGEZ-VOUS

ÉVELYNE
DE LA CHENELIÈRE